

XXIX

PREMIÈRES RELATIONS AVEC L'ACADÉMIE

En 1817, le sujet proposé par l'académie pour le prix de poésie était : *le Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.*

— Si je concourais ? se dit Victor.

Cette idée ne lui fut pas plus tôt venue qu'il se mit à l'œuvre.

Les vers finis, la difficulté commençait ; il fallait les porter. Victor n'avait confié son idée à personne, pas même à son frère, pas même à sa mère ; il voulait, s'il réussissait, éclater brusquement dans toute sa gloire, et, dans le cas plus probable d'un échec, s'en épargner l'humiliation ; mais comment remettre au secrétariat de l'Institut le poème et la lettre cachetée qui doit contenir le nom de l'auteur ? Le secrétariat n'est pas ouvert le dimanche, le seul jour où le pensionnaire pût sortir. De plus, les vers ne furent achevés qu'un lundi, et c'était le jeudi suivant que fermait le concours. Dans l'impossibilité de s'en tirer seul, Victor fut obligé de prendre un confident ; il dit le grand secret à Biscarrat, qui fut stupéfait et ravi, et qui arrangea l'affaire.

Le jeudi, jour suprême, était jour de promenade, et c'était Biscarrat qui conduisait la pension. Il la fit passer devant l'Institut, et là fut pris d'une admiration subite pour le monument et pour les lions, devant lesquels il arrêta sa colonne. Pendant que les élèves étaient absorbés dans la contemplation des jets d'eau, il fila rapidement avec Victor. Le portier vit entrer dans sa loge deux êtres égarés qui lui demandèrent où était le secrétariat de l'académie française et qui se précipitèrent vers l'escalier. Victor fut bien aise alors d'avoir eu besoin d'un confident, car il n'aurait jamais osé entrer seul ; ce fut Biscarrat qui ouvrit la porte et qui entra le premier ; Victor le suivit avec un grand battement de cœur, et aperçut, assis solennellement devant un bureau chargé de cartons, le gardien des archives sacrées, un personnage à cheveux blancs, majestueux et redoutable, qui était un bonhomme appelé Cardot.

Victor lui présenta en tremblant ses vers et sa lettre. Biscarrat, qui avait conservé un peu de sang-froid, bal-

butia quelques mots d'explication ; le bonhomme terrible prit une plume et écrivit sur la lettre et sur le poème le chiffre 15, et le maître et l'élève redescendirent, fiers de leur courage et se disant qu'avec de la résolution les hommes venaient à bout des entreprises les plus difficiles.

Comme ils quittaient l'escalier en se félicitant mutuellement, Victor se trouva face à face avec Abel qui traversait la cour.

— Tiens ! dit Abel ! d'où sors-tu donc ?

Un violent coup de soleil empourpra tout le visage de Victor.

Biscarrat lui-même, pris en flagrant délit, ne sut pas mentir. Il avoua tout. Victor s'attendait à être grondé de l'énormité qu'il avait commise ; mais Abel, qui n'avait plus quinze ans et qui n'était plus en pension, n'avait pas l'épouvante de l'académie et trouva la chose toute simple. Victor, un peu rassuré, lui recommanda cependant le secret le plus absolu.

— Sois tranquille, dit le grand frère, je vais le crier sur les toits !

Je n'ai pas besoin de raconter dans quelles émotions, dans quelles alternatives d'espérance et de crainte Victor et Biscarrat attendirent le jugement du docte corps qui tient entre ses mains souveraines la gloire des poètes. Ce grave souci n'empêchait pas les récréations, où Victor oubliait l'académie française pour la balle élastique et pour le saute-mouton. Un jour qu'il était dans l'ardeur d'une partie de barres, il vit apparaître Abel accompagné de deux amis. Cette entrée imposante lui inspira un vague soupçon.

— Viens ici, imbécile ! lui cria son frère.

Il s'approcha un peu ému.

— Tu es un fier animal ! reprit Abel. C'était bien la peine de mettre ces bêtises-là dans tes vers. Qui est-ce qui te demandait ton âge ? L'académie a cru que tu voulais la mystifier. Sans cela tu avais le prix. Quel âne tu es ! Tu as une mention.

C'est ainsi que M. Victor Hugo apprit son premier succès.

La bonne figure joyeuse d'Abel démentait la brusquerie de ses paroles. Il était très content. Le secrétaire perpétuel, M. Raynouard, avait lu, au grand applaudissement du public, et surtout du public féminin, le passage sur les amours de Didon. L'académie avait fait, en effet, cet honneur à l'auteur de douter de son âge. Le rapport disait :

« L'auteur dit dans son ouvrage qu'il est âgé seulement de quinze ans :

Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Si véritablement il n'a que cet âge, etc. »

Dans ce temps-là, une mention à l'académie était un événement. Les journaux s'occupèrent de Victor ; il fut presque célèbre. Sa royauté s'en accrut, son peuple fut fier de lui appartenir, la désertion se mit dans celui d'Eugène et bon nombre de veaux se métamorphosèrent en chiens. Quant à M. Cordier, le soleil se serait mis en pension chez lui qu'il n'aurait pas été plus ébloui.

Le farouche Decotte lui-même fut vaincu. Cela tombait dans un moment où le maître et l'élève étaient plus mal que jamais ensemble. Ils avaient eu une dispute violente dont la rancune durait encore ; voici à quelle occasion.

Victor serrait tout ce qu'il écrivait dans le tiroir de sa table, qu'il avait toujours bien soin de fermer ; un jour, en rentrant dans sa chambre, il trouva le tiroir ouvert et les papiers enlevés. Il n'hésita pas, il se dit à l'instant que le violateur de son tiroir ne pouvait être que M. Decotte, et il se préparait à aller parler à ce voleur de papiers, quand on vint lui dire que M. Decotte le demandait. Il y alla, et trouva M. Decotte et M. Cordier sévèrement assis à une table sur laquelle s'étaient tous ses cahiers.

Faire des vers en pension, c'est déjà un crime impardonnable, surtout après des défenses expresses et répétées comme celles que M. Decotte avait faites à Victor. Mais ici les vers s'aggravaient d'un journal. Victor avait l'habitude d'écrire tous les soirs les incidents et les impressions de sa journée. Malheureusement ce manuscrit, dont l'encre a pâli, est devenu illisible par endroits ; des pages ont été déchirées ; je n'en puis donc donner que peu de chose :

« — Aussitôt qu'Eugène a eu fini son épître à Baour, il l'a donnée à maman, qui n'a pas prononcé entre la sienne et la mienne. »

Ceci avait trait à une épître de M. Baour-Lormian, dont les deux frères avaient parlé fort peu respectueusement devant leur mère ; elle les avait défiés d'en faire autant, ils concoururent ; mais, quand c'est la mère qui juge, les enfants ont tous le prix.

« — J'ai fait cette nuit en dormant ces quatre vers dont je ne puis qu'imparfaitement deviner le sens :

Si l'on quitte l'enfer, c'est pour monter aux cieux.
L'on ne sort pas des feux pour rentrer dans les feux.
Le saint office est donc très salutaire ;
C'est déjà l'enfer sur la terre. »

Voici une note curieuse comme spécimen de la politique que lui enseignait sa mère :

« — On rentre de récréation à neuf heures. M. Cadot vient, nous prenons notre leçon de dessin jusqu'à dix. Maman vient sur les deux heures. Il fait un triste temps. Nous causons des affaires. On juge aujourd'hui vingt-cinq frères et amis dont le projet était de faire sauter les Tuileries, de massacrer la famille royale et d'égorger la garde, pour rétablir le gâchis. Je voudrais que l'on exterminât de tels scélérats. Il paraît qu'il y a de grosses têtes que l'on ne connaît pas qui font mouvoir les ressorts de la conspiration. Maman dira à Abel de venir nous voir ; il nous rapportera les pièces de vers que nous lui avons données. Elle sort sur les trois heures. On n'ira pas promener aujourd'hui. On dine. M. Decotte nous avertit de nous tenir prêts pour notre leçon de géométrie qu'il fera ce soir. Mais il vient du monde, ce sera pour un autre jour. Nous allons nous coucher sur les neuf heures. »

La note la plus remarquable est celle-ci, datée du 10 juillet 1816 (quatorze ans) :

« — Je veux être Chateaubriand ou rien. »

Cette dernière ligne aurait suffi à exaspérer M. Decotte ; mais, en racontant sa journée, Victor racontait nécessairement ses rapports avec M. Decotte ; si le maître n'aimait pas le pensionnaire, le pensionnaire aimait encore moins le maître ; on sait quelles proportions les défauts des maîtres prennent pour les élèves ; M. Decotte était, dans le journal, le résumé de toutes les difformités morales et physiques.

D'un geste froid et digne, le maître offensé montra les cahiers ouverts sur la table ; mais, ne voulant pas paraître obéir à un sentiment personnel, il ne parla pas du journal.

— Monsieur, dit-il d'un ton aussi grave que son geste, je vous avais défendu de faire des vers.

-- Et moi, monsieur, répondit hardiment l'élève, je ne vous avais pas permis de crocheter mes tiroirs.

M. Decotte fut renversé. Il s'attendait à un coupable pris en faute et suppliant, et il se trouvait devant un accusateur. Il essaya de le foudroyer de son éloquence la plus magistrale, mais Victor ne baissa ni le front ni la voix et persista à dire que le mal n'était pas de faire des vers ni un journal, mais de forcer les serrures. Le maître, à bout d'arguments, termina le dialogue par cet arrêt :

— Puisque vous ajoutez l'insolence à la désobéissance, à partir de ce moment vous cessez d'appartenir à l'institution.

— C'est ce que j'allais vous dire, riposta l'élève.

Mais ici M. Cordier intervint. Si Victor s'en allait, Eugène s'en irait évidemment aussi. Deux pensionnaires en chambre, c'était à considérer. M. Cordier n'avait pas, lui, les mêmes raisons que son associé pour sacrifier les intérêts de la bourse commune ; les vers ne choquaient pas sa rivalité, et le journal, bienveillant pour sa personne, ne manquait de respect qu'à sa pelisse arménienne. Il recommanda tant bien que mal la fracture de l'harmonie, et la paix fut faite, à l'avantage de Victor, qui remporta ses cahiers et qui eut désormais le droit tacite d'y écrire tout ce qu'il voudrait. Mais la paix n'était qu'à la surface, et depuis ce jour-là M. Decotte et Victor étaient dans une situation d'inimitié sourde ; ils évitaient de se parler, ce qui n'était pas mal gênant pour tous deux, M. Decotte faisant lui-même les répétitions de mathématiques. Quand c'était le tour de Victor de faire les démonstrations, il allait au tableau sans attendre qu'on le lui dit ; M. Decotte ne prononçait jamais son nom, et, vivant perpétuellement ensemble, ils avaient l'air de ne pas se connaître. Les mathématiques profitèrent de cette brouille ; il en eût trop coûté à l'amour-propre du vainqueur de mériter une réprimande de son vaincu ; il travaillait donc ses théorèmes et ses équations avec un acharnement hostile.

La mention changea tout cela. M. Decotte abdiqua toute jalousie devant ce triomphe ; il sentit qu'il n'y avait pas à lutter contre un gaillard qui avait des mentions à l'académie, et il oublia la déroute de sa poésie pour jouir de l'honneur qui rejaillissait sur sa pension. Il pardonna le journal, qui n'avait été, d'ailleurs, que le moindre de ses griefs.

Victor voulut convaincre l'académie de ses quinze ans, et envoya à M. Raynouard son acte de naissance avec un mot de remerciement. Le secrétaire perpétuel de l'académie française répondit par une lettre aimable qui finissait ainsi : *Je ferai avec plaisir votre connaissance.*

Victor montra cette lettre à M. Cordier, qui n'y vit qu'une chose, le lustre que cela faisait à sa pension d'avoir un élève à qui les académiciens écrivaient ; Victor fut libre de choisir son jour pour sa visite. En vertu de son secrétariat, M. Raynouard logeait à l'Institut ; ce fut donc dans le temple même que le néophyte alla voir le grand prêtre. Pour comble de solennité, il tomba sur un jour de séance. On l'introduisit dans la bibliothèque, séparée par une porte vitrée de la salle où se tenaient les immortels. En attendant l'auteur des *Templiers*, Victor resta en tête-à-tête avec un vieil académicien, en habit d'uniforme et en calotte violette, qui était M. de Roquelaure, évêque de Senlis avant la révolution ; ce vieillard, qui lisait à une table et qui ne fit nulle attention à lui, l'intimida beaucoup.

M. Raynouard vint enfin, de l'air affairé et maussade

d'un homme qu'on dérange ; il vit un gamin, et, après n'avoir pas cru assez à son enfance, il y crut trop, ne l'invita pas à s'asseoir, lui dit que l'incrédulité de l'académie le servirait, qu'il était bon pour lui de n'avoir pas eu le prix si jeune, qu'un tel succès à son âge l'aurait infatué et dégoûté du travail, et lui tourna le dos avec une simplicité qui fit dire à Victor qu'il savait la politesse comme l'orthographe.

Tous les académiciens ne furent pas aussi hargneux que M. Raynouard ; au contraire, l'académie fut pleine de sourires pour l'adolescent. M. Camponon, dont il devait plus tard prononcer l'éloge comme directeur de l'académie, le complimenta en vers :

L'esprit et le bon goût nous ont rassasiés ;
J'ai rencontré des cœurs de glace
Pour des vers pleins d'âme et de grâce
Que Malfilâtre eût enviés.

Le doyen des académiciens, M. François de Neufchâteau, avait eu lui-même, à treize ans, un prix à une académie de province. Le glorieux incident, remis en lumière, fut comparé au triomphe nouveau, les quinze ans furent opposés aux treize, on fit le parallèle des deux prodiges, et l'on prédit à Victor qu'il serait un autre François de Neufchâteau.

Le vieux lauréat voulut connaître celui dont l'adolescence répétait les splendeurs de la sienne, d'autant plus qu'à l'époque de son prix, Voltaire (car cela remontait à Louis XV) l'avait sacré poète et adopté publiquement.

Il faut bien que l'on me succède
Et j'aime en vous mon héritier.

M. François de Neufchâteau, à qui l'on rappelait ces vers, fut charmé d'avoir à les dire à son tour et d'être le Voltaire de quelqu'un. Il exprima son désir devant un ami d'Abel, Victor y courut, et il s'ensuivit bientôt cet échange de rimes :

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU

Ce vieillard qui du goût nous montre le sentier,
Voltaire chargé d'ans, mais imposant encore,
Des feux de son couchant, embellit ton aurore :

Il te nomma son héritier,
Et c'est en toi qu'il revit tout entier.

Il te légua sa poétique audace,
Son génie et son enjouement ;
Il te légua cet art charmant,
Cet art qu'il emprunta d'Horace,
D'unir le rire au sentiment,
De mêler la force à la grâce,
De traiter un rien gravement
Et de juger légèrement
Nos grands intérêts d'un moment.
Oui, Neufchâteau, sur le Parnasse,
Qui voit en toi son ornement,

Tu nous reproduis dignement
 Le vieux dieu dont tu tiens la place.
 Ah! joins l'indulgence aux talents,
 Accueille une naissante muse
 Qui vole à toi sans autre excuse
 Que sa faiblesse et ses quinze ans;
 Permets qu'elle ose, en ses rimes légères,
 De la jeunesse et du printemps
 Marier des fleurs passagères
 A l'immortel laurier qui ceint tes cheveux blancs.
 C'est peu; souffre encor qu'elle espère
 En celui qui jadis fut l'espoir de Voltaire.
 Dans ton jeune Apollon il vit le digne appui
 De son nom et de sa vieillesse;
 Vieux à ton tour, illustre comme lui,
 O Neufchâteau, daigne aujourd'hui
 Être l'appui de ma jeunesse.

RÉPONSE

D'un grand homme trop indulgent
 Pourquoi me rappeler, avec coquetterie,
 Que j'eus dans mon enfance un coup d'œil obligeant?
 Si j'admets la cajolerie
 Du compliment que je reçois,
 Au fond, sans vanité, je sais ce que j'en crois;
 J'en aime l'élégance et non la flatterie.
 Il est vrai qu'à treize ans, sans avoir vu Paris,
 J'osai, d'une province étrangère au Parnasse,
 Et de l'enceinte d'une classe,
 Envoyer à Ferney quelques faibles écrits.
 Voltaire avec bonté sourit à mon audace;
 A mes premiers essais il daigna faire grâce,
 Mon âge en faisait tout le prix.

Ce n'est pas seulement votre âge
 Qui de l'Académie a fixé les regards,
 Lorsque jusqu'à deux fois elle a lu votre ouvrage;
 Dans ce concours heureux brillaient de toutes parts
 Le sentiment, le charme et l'amour des beaux-arts;
 Sur quarante rivaux qui briguaient son suffrage,
 Est-ce peu qu'aux traits séduisants
 De votre muse de quinze ans
 L'Académie ait dit : Jeune homme, allons, courage!
 Tendre ami des neuf Sœurs, mes bras vous sont ouverts,
 Venez, j'aime toujours les vers!
 Je ne vous rendrai point louange pour louange,
 Laissons ces encensoirs, l'un à l'autre pareils;
 Dans un ordre meilleur ma vieillesse me range,
 Et je puis acquitter, par un plus noble échange,
 Vos éloges par mes conseils.

Dans les « quarante rivaux » de ce concours si brillant, il y avait M. Casimir Delavigne, qui n'avait rien obtenu, ayant pris le sujet à rebours et démontré les *inconvenients* de l'étude dans toutes les situations de la vie. Il aboutissait à cette conclusion :

L'étude, après l'amour, est le meilleur des maux.

L'accessit avait été pour M. Charles Loyson, qui inspira ce vers :

Même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes.

Je ne sais plus qui avait eu le prix.

Un jour la pension Decotte fut couverte de gloire; M. François de Neufchâteau invita Victor à dîner. Il y avait quelqu'un que le vieil académicien admirait autant que Voltaire, c'était Parmentier, l'introducteur en France des *parmentières*, car M. François de Neufchâteau n'eût dit ni laissé dire des *pommes de terre* sous aucun prétexte. Il s'était fait l'avocat, le protecteur, le dévot du tubercule sacré. Son hôtel, qui affectait les prétentions du style faux grec, avait un vaste jardin dont, contrairement à la pompe de la bâtisse, il avait fait un potager entièrement livré à la culture, j'allais dire au culte de la parmentière. Pour prouver qu'on pouvait vivre rien que de parmentières, et en vivre bien, il ne voulait pas manger autre chose. Comme, avec cela, il était fort gourmet, il épuisait l'imagination de son cuisinier à inventer aux parmentières des assaisonnements et des aspects variés. La parmentière prenait toutes les formes, et chaque plat était une surprise. On vous servait une côtelette, c'étaient des *pommes de terre*; un poisson, c'étaient des *pommes de terre*; une croquette de riz, toujours des *pommes de terre*.

Quand on eut épuisé l'histoire et l'éloge de Parmentier, il fallut bien parler littérature. L'académicien s'occupait, dans ce moment, d'une nouvelle édition de *Gil Blas*, qu'allait publier M. Didot. Un point l'embarassait. Un jésuite nommé Isla avait prétendu que le roman de Le Sage n'était qu'une copie de l'espagnol. L'ouvrage du jésuite n'ayant pas été traduit en France, il aurait fallu, pour le combattre, savoir l'espagnol, et M. de Neufchâteau ne le savait pas.

— Je le sais, moi, dit Victor.

— Oh! bien, dit le vieillard, vous me rendriez un vrai service, si vous vouliez vous donner la peine de lire le livre et de me dire si le jésuite a raison.

Dès le lendemain, Victor alla à la bibliothèque Richelieu. Il n'eut pas même besoin de demander la permission de sortir; le portier avait ordre une fois pour toutes de ne jamais refuser la porte à ce convive des académiciens. Victor profita de cette liberté, un peu plus même qu'il n'aurait voulu, car, pour répondre à l'honorable confiance de l'héritier de Voltaire, il prit la peine de traduire toute la démonstration du jésuite, en l'éclairant et en la réfutant par des notes et des commentaires. Le résultat était que l'Espagne n'avait rien à revendiquer dans *Gil Blas*, et que Le Sage était bien l'auteur de son livre. Victor porta son travail à M. François de Neufchâteau. Le vénérable doyen de l'académie le trouva si bien fait qu'il le mit dans sa notice sans y changer un mot.

Victor ne voulut pas rester à l'académie sur une mention. Il concourut encore en 1819. Le sujet proposé était l'*Institution du Jury*. Il fit un dialogue entre Malesherbes, glorifiant les parlements, et Voltaire, préférant le jury. L'académie perfectionna le système de M. Raynouard, consistant à ménager aux trop jeunes

gens l'excès de gloire; Victor n'eut pas même une mention.

Dans cette même année 1819, il y eut, outre le prix traditionnel, un prix extraordinaire, destiné à récompenser le meilleur discours en vers sur les *Avantages de l'enseignement mutuel*. Victor participa aussi à ce concours. Aucune des pièces admises à l'académie n'obtint le prix; celle de Victor eut encore une mention.

Nous réunissons ici pour la première fois ces trois essais académiques.

Le premier, *le Bonheur que procure l'étude*, a été publié en une plaquette ayant pour titre ESSAIS POÉ-

TIQUES, avec cette épigraphe *Ægri somnia*, et cette dédicace A. M. D. L. R. (A. M. de la Rivière):

Maitre chéri, daigne accepter
 Le faible essai que mon cœur te présente;
 C'est toi, qui, le premier, à ma raison naissante,
 Des leçons de l'étude appris à profiter.
 C'est par toi seul que j'ai pu la chanter,
 C'est pour toi seul que je la chante.

Le discours sur *les Avantages de l'enseignement mutuel* a été inséré dans le *Conservateur littéraire*.

La pièce sur *l'Institution du Jury* est entièrement inédite.